

Le Maracanã, coeur du Brésil

In: Sociétés et Représentations, n. 7, (n. spécial, "Football et Sociétés") déc. 1998, pp. 129-140.

Sergio Leite Lopes

Le stade du Maracanã a été construit pour abriter la Coupe du Monde de football en 1950. Il inaugurait ainsi un nouveau cycle de championnats après l'interruption de la Deuxième Guerre Mondiale. Le Brésil avait demandé à la Fédération internationale de football association (FIFA) d'accueillir la coupe, juste après celle de 1938, où l'équipe nationale brésilienne avait réalisé l'exploit d'obtenir la troisième place au classement.¹ Que ce soient ses performances, sa mésaventure lors de la demi-finale de la coupe de 1938, ou bien encore l'harmonie politique entre la jeune démocratie brésilienne et le nouvel ordre du monde d'après-guerre, le fait est que la demande a été confirmée en 1946, au moment où les pays européens sortaient à peine de la guerre et étaient en plein effort de reconstruction².

Le stade présente la caractéristique d'avoir été construit dans une période de démocratie interne, après un intermède dictatorial de sept ans (novembre 1937 et 1945). La décision de l'ériger a été l'aboutissement d'une campagne de presse, soutenue par les acteurs de la politique sportive qui, depuis une quinzaine d'années, avaient encouragé la professionnalisation du football et

1 L'équipe brésilienne, seule représentante sud-américaine dans cette coupe, avait pris la relève des équipes uruguayenne et argentine qui s'étaient fait connaître lors des Jeux Olympiques des années Vingt et à l'occasion de la première coupe en 1930. Elle a joué dans un style original qui fit sensation au sein du public et dans la presse sportive. Elle fut battue par l'Italie en demi-finale par un *penalty* douteux à la suite duquel une plainte fut déposée par la confédération brésilienne des sports et jugée défavorablement par la fédération internationale. La controverse autour de ce *penalty* a contribué à atténuer les critiques portées contre l'attitude audacieuse de l'entraîneur consistant à réserver l'avant-centre Leônidas pour une hypothétique finale, et à faire naître l'enthousiasme avec lequel l'équipe fut reçue pour la première fois par le public des principales villes brésiliennes lors de son retour au pays.

2 Le Brésil a dû disputer la réalisation de la coupe sur son sol avec l'Argentine, traditionnelle rivale dans le football et qui se proposait aussi d'accueillir la compétition.

sa démocratisation, en favorisant l'intégration, dans ce sport de haut niveau, de groupes jusque là en position d'*outsiders*. Il s'agissait de groupes à recrutement populaire, dont la marque distinctive, dans plusieurs régions du pays, résidait dans la couleur de la peau des joueurs qui était noire ou foncée.

Le *Jornal dos Sports*, dirigé par Mário Filho, militant de la démocratisation du football brésilien, était le principal animateur de la campagne en faveur d'un grand stade public à Rio de Janeiro, qui serait une référence nationale et internationale (Sergio Leite Lopes et Jean Pierre Faguer 1994). Ce choix en écartait d'autres possibles, comme l'agrandissement à 60 000 spectateurs du stade de São Januário qui en comptait 35 000 ou comme la construction, proposée par un groupe d'entrepreneurs, d'un stade situé dans un quartier plus éloigné. Les critiques avancées par les partisans de la construction d'un grand stade public contre ces solutions étaient, pour la première, le fait qu'elle réalisait la consolidation d'un stade de club et non de la ville de Rio, c'est-à-dire d'un stade dépendant des pouvoirs publics et cela, en dépit du fait que le stade São Januário était associé à un club fameux qui avait révolutionné la ligue de football dès les années vingt, en présentant en première division une équipe de joueurs des classes populaires, qu'il entretenait; il présentait en outre l'inconvénient d'être politiquement lié à la période dictatoriale de Vargas au début des années quarante, lorsque ce dernier s'adressait aux travailleurs réunis dans ce stade (ainsi que dans celui de São Paulo) pour annoncer des nouveaux droits du travail ou des augmentations du salaire minimum. Quand au stade proposé par des entrepreneurs il avait l'inconvénient de n'être lié à aucune tradition du football, d'être le produit d'intentions affairistes et d'être, de plus, à l'opposé même du projet de grand stade public, conçu comme un monument de célébration nationale (Gisella Moura 1998).

La campagne de presse en faveur du stade public, menée de concert avec la Fédération de Rio et la Confédération Nationale des Sports (CBD), a réactivé d'anciens projets de construction d'un stade public à Rio, qui avaient débutés dès 1941, par le ministère de l'Éducation et de la Santé qui avait organisé à cet effet un concours de projets architecturaux. Ce ministère venait d'édifier son propre bâtiment dans le nouveau centre de la capitale, monument moderniste auquel ont collaboré, en rapport avec Le Corbusier, Lúcio Costa, Oscar Niemeyer et d'autres, que le ministre avait introduits en annulant le résultat du concours organisé par son propre ministère. Le ministère de l'Éducation, était le plus ancien (commencé en 1935) et le plus moderniste de tous les

ministères bâtis pendant les années trente et quarante. C'était aussi le plus réussi du point de vue architectural (Lauro Cavalcanti 1995 et José Carlos Durand 1991). Les exigences du ministre de l'éducation marqueront aussi le concours de 1941 pour la construction d'un grand stade dans la capitale, signe de l'importance prise par l'éducation physique et les sports dans le régime issu de la révolution de 30 et intensifié dans *l'Estado Novo*: une nouvelle fois, il désavoue le projet gagnant, ce qui ajourne la construction du stade.

En 1947, devant l'urgence dûe à l'approbation par la FIFA de la candidature brésilienne pour l'organisation de la coupe du monde, se tient une commission de sept notables, juristes et personnalités liés au sport (dont le journaliste Mario Filho). Celle-ci, en accord avec le gouvernement fédéral et la mairie, est chargée d'examiner les projets antérieurs et d'en discuter les inconvénients et les avantages. Il est dès lors acquis que la responsabilité du stade revient à la mairie détentrice des terrains. Le terrain prétendument vague, situé à mi-distance des zones résidentielles plus aisées (de la zone sud et de la zone des classes moyennes au nord) et des banlieues populaires (en vertu de la proximité du chemin de fer), appartient au Jockey Club qui accepte l'échange proposé par la mairie contre un terrain au bord de la lagune de la zone sud. Un groupe, qui réunit des architectes ayant participé à la plupart des projets antérieurs, accepte de collaborer à la conception d'un nouveau projet unique.

Nouvelle étape de cette campagne: la lutte à la chambre municipale pour faire approuver le projet de loi prévoyant le stade. La minorité libérale de droite s'était, en effet, mobilisée contre le stade, s'opposant, dans un premier temps, à sa construction au nom d'impératifs plus urgents comme la création d'hôpitaux, d'écoles ou l'extension des services des eaux et d'assainissement de la ville. Dans un deuxième temps, elle proposa la construction du stade dans un nouveau quartier éloigné, à la fois des quartiers populaires et de ceux des classes moyennes, en même temps qu'un nouveau concours, parachevant ainsi son entreprise d'obstruction parlementaire à ce projet de loi. Celui-ci fut repris par un conseiller communiste (avant la purge qui a frappé les parlementaires communistes entre 1947 et 1948 après la mise hors-la-loi du parti communiste dans le contexte de la guerre froide) qui prévoyait la construction du grand stade et de petits stades locaux insérée dans une politique sportive pour les classes populaires, et finalement votée favorablement par 28 contre 6 en octobre 1947. L'opposition de droite s'était divisée à la suite de

l'alliance que le conseiller Ary Barroso, compositeur de musique populaire, homme de radio versé dans les programmes de *samba* et de foot, avait nouée avec les militants du stade. Le 20 janvier 1948, jour de la Saint Sébastien, patron de la ville, a lieu la cérémonie d'inauguration des travaux. La construction du stade impliquait des prêts de la part des banques d'État qui devaient être partiellement couverts par la mise en vente, par la mairie, de 30.000 places réservés dans les enplacements nobles du stade, pour une période de cinq ans, dont une partie a été concédée par la suite « à perpétuité ».

La campagne de presse qui s'est alors développée avait pour but de promouvoir la vente des places réservées, mais aussi d'accélérer la construction du stade. Le *Jornal dos Sports* rendait compte de toutes les étapes de cette construction, depuis l'enbauche des ouvriers jusqu'au travail lui-même. Il insistait sur les moindres détails de la construction par un consortium de six entreprises et sur les péripéties de cette entreprise: l'héroïsme d'un ouvrier soudeur risquant sa vie pour éviter un grave accident après l'explosion d'une machine à souder et justifiait son action par la sauvegarde des vies humaines et par la situation d'urgence créée par la construction du stade. Le journal publiait également, sur le sujet, des photo-feuilletons et des BD, et faisait de la publicité pour des visites du chantier (Moura op. cit.). La menace de la construction d'un stade concurrent, par un groupe d'entrepreneurs avait inspiré des articles à des hommes comme Mario Filho et comme l'écrivain régionaliste José Lins do Rego, très lié au football; ils y démontraient la nécessité d'un stade public, monument dédié à la modernité et qui favoriserait la participation populaire et l'union entre les zones riches et pauvres de la ville.

Cette construction était présentée comme le point d'orgue de toute la politique qu'ils avaient menée, depuis déjà une quinzaine d'années, pour la démocratisation du sport en promouvant le professionnalisme et la saine rivalité entre *supporters* de clubs et en cherchant ainsi à remplir les stades. Ils établissaient un parallèle avec la campagne sur le pétrole, qui se répandait dans la presse nationaliste et qui dénonçait les tentatives d'appropriation, par des entrepreneurs sans scrupules, de ressources nationales et publiques et présentait également l'édification du stade comme une réponse au défi que les échéances internationales de la FIFA constituaient pour les Brésiliens et pour leur aptitude au travail. Le Brésil avait fait la preuve de son excellence lors de la coupe de 1938 et devait à nouveau prouver au monde et à ses propres citoyens la capacité de travail des responsables du chantier et de leurs

ouvriers³. La période de travail intensif qui précéda l'inauguration du stade et pendant laquelle l'armée apporta son concours, favorisa la fraternisation entre le maire et les ouvriers. Celui-ci tenta même de donner son nom au stade municipal mais, finalement, ce nom sera donné par les habitants des alentours du Maracanã, du nom de la rivière qui passe à côté du stade⁴. On observera le même phénomène pour le stade municipal de São Paulo, édifié dix ans auparavant dans le quartier de Pacaembú.

LE STADE COMME ENJEU POLITIQUE

L'inauguration du stade ne s'est pas faite dans le climat rituel que l'on aurait pu attendre, compte tenu des difficultés et des luttes antérieures. Le président de la République y apparut, accompagné du cardinal de Rio, mais ne joua aucun rôle remarquable. Le maire, après son discours inaugural, dévoila, devant le stade, son propre buste (détruit par la foule en juillet 1950, après le résultat de la finale).

En 1958, la statue de Belini, capitaine de l'équipe nationale lors de la coupe de Suède, tenant bien haut la coupe victorieuse, est inaugurée devant le stade; elle est devenue le rendez-vous des spectateurs avant l'entrée dans les gradins. L'appropriation du stade s'est faite de plus en plus selon des critères proprement footballistiques, liés à l'histoire même du football brésilien. Cela était, d'ailleurs, déjà sensible au moment de l'inauguration du stade: après la rupture, par le président de la République, du ruban inaugural, après la bénédiction du cardinal, le discours du maire et une envolée de pigeons, l'attraction principale de la journée fut le match de la sélection des jeunes de Rio et de São Paulo (match gagné par São Paulo, même si le premier but a été marqué par le Carioca Didi), rencontre qui ne fut pas le fruit du hasard.

En effet, il existe des rapports de concurrence entre Rio et São Paulo, qui dix ans auparavant, avait déjà édifié son stade municipal de Pacaembú. Après la révolution de 1930, lorsque São Paulo s'était rebellé contre le nouveau pouvoir central en 1932 et avait perdu la guerre, les élites de la ville s'étaient

3 C'est une situation expérimentale qui précédera la construction monumentale de Brasília dix ans après, pour une population équivalente. La construction de Brasília par le Président Juscelino Kubitchek s'appuyait sur les mêmes forces politiques que celles qui soutenaient la construction du stade.

4 Le nom est tiré du nom *tupi* d'un perroquet qui produit un bruit proche d'un instrument de percussion en cherchant sa nourriture sous l'écorce des fruits ou des arbres.

repliées sur une position de concurrence symbolique, intellectuelle et économique avec le gouvernement fédéral. L'inauguration de l'Université de São Paulo en 1934 se fit dans ce contexte, ainsi que le plan d'un grand stade municipal pour le football, surtout, mais aussi pour d'autres sports, projet qui vit le jour en 1936, et qui fut mis en oeuvre principalement après 1938, lors du régime dictatorial de Vargas. Tout le discours qui précéda et justifia la construction du stade de São Paulo fut, beaucoup plus que celui qui entoura l'édification du Maracanã, axé sur les bienfaits eugéniques, civiques et disciplinaires de l'éducation physique et des sports pour le peuple.

Ainsi, la presse sportive de São Paulo – représentée par le journal *A Gazeta* et par le chroniqueur Thomas Mazzoni -, qui militait pour la démocratisation du foot et pour sa professionnalisation et qui se posait en adversaire du journal de l'élite traditionnelle de São Paulo, *O Estado de São Paulo*, défenseur du foot amateur et des autres sports contre le football professionnel, est beaucoup plus proche de l'idéologie de *l'Estado Novo* que des journaux de Rio. Tout se passe comme si, pour combattre la vieille élite de São Paulo, ces groupes avaient dû nouer une alliance très étroite avec le pouvoir central. En fin de compte, les deux tendances sportives à São Paulo (celles représentées par *A Gazeta* et par *O Estado de São Paulo*) s'unirent pour la construction du stade. Si les uns y virent la manifestation d'un accord avec les idéaux du régime, les autres misèrent sur la grandeur de São Paulo et y trouvèrent une nouvelle occasion de revanche sur la déception de 1932 et une forme d'exemple pour tout le Brésil.

Le rituel d'inauguration du stade est, à cet égard, intéressant. Près de 10.000 personnes (représentants de clubs sportifs de la ville, délégations de pays de l'Amérique du Sud et des autres états du Brésil, ainsi que des municipalités de l'intérieur de São Paulo) ont défilé dans le nouveau stade, devant les autorités de la ville et de l'Etat, dont Vargas lui-même. Des manifestations civiques où sont brandis des drapeaux sportifs, où sont entonnés des hymnes tandis que, point fort de la célébration, arrive le drapeau national en provenance de Rio par un train qui s'est arrêté dans les gares des villes intermédiaires où ont lieu des petites cérémonies. Il est significatif que le point de départ soit le stade de Fluminense, un des premiers clubs de football du pays, symbole de la première période du football brésilien, sport amateur et aristocratique. Le passage du drapeau de Rio à São Paulo semble marquer le transfert de la position dominante de la première vers la deuxième, aussi bien

dans le domaine du football, et, plus largement du sport, que dans le domaine politique. São Paulo retrouve, à cette occasion, l'importance politique qu'elle avait perdue. Le choix du Fluminense plutôt que celui du Vasco (le plus grand stade de Rio que Vargas utilisait pour haranguer les foules et notamment les travailleurs) peut apparaître comme une nouvelle offre à Vargas d'un espace pour ses cérémonies civiques, qu'il utilisa d'ailleurs (Negreiros 1998).

DÉFAITE ET SENTIMENT NATIONAL

Tout autre est le contexte de l'inauguration du stade de Maracanã: climat politique, état des forces des acteurs, contexte sportif (en rapport avec le football international pour la Coupe du Monde) différents. Le rituel d'inauguration inclut en fait celui de la Coupe du Monde débutant une semaine après l'ouverture du stade. Le 24 juin, le Brésil joue le premier match contre le Mexique et gagne par 4 à 0 dans un stade de plus de 80000 spectateurs. Le match suivant, contre la Suisse, est joué à São Paulo par une équipe composée de plusieurs joueurs de cette ville, pour flatter l'amour-propre du public local. Le surprenant résultat - match nul, 2 à 2 - irrite les *supporters* de São Paulo qui en arrivent à huer la *seleção*, qui repart bien vite à Rio. À Rio, se met alors en place un soutien de *supporters* qui veulent défendre la *seleção* contre les attaques des *supporters* de São Paulo. Les journaux de Rio exploitent la rivalité entre les villes et appellent les supporters cariocas à apporter leur soutien à la *seleção*. Le match contre la Yougoslavie est gagné par le Brésil par 2 buts à 0. A la fin du match, l'équipe gagnante fait le tour du terrain devant un public de près de 150000 spectateurs en délire.

C'est le début, au Brésil, d'une communion entre équipe et supporters⁵. La présence d'un public beaucoup plus grand que les seuls habitués du football, la venue de *supporters* d'autres États, la forte participation féminine, donnait une nouvelle dimension aux festivités, alors qu'il n'existait jusque-là aucune tradition de supportérisme dans un stade de cette taille. Les matches suivants

5 Roberto DaMatta, lors du colloque « Football et Cultures » (CSEC--EHESS)/Chaire de Sociologie du Collège de France/Institut d'Ethnologie Méditerranéenne et Comparative; Paris, 13-16/05/1998), a évoqué, à ce propos, ses souvenirs personnels, lorsque, enmené par son père pour voir cette partie, ils n'y trouvèrent de la place qu'aux *gerais*, enplacent au ras du sol où le public, en général des hommes, surtout jeunes, est debout. Ses souvenirs de jeune garçon portent surtout sur le bruit collectif du stade, perçu par ceux qui sont placés en bas et qui peuvent observer la présence envoûtante de la foule des *gradins*, l'énorme emplacement des gradins en haut du stade.

témoignage de cette évolution corrélative des succès de la *seleção*: 7 à 1 contre la Suède, 6 à 1 contre l'Espagne. Pour les deux matches, l'assistance dépasse les 150000 personnes. Contre l'Espagne, le public chante l'hymne national et une musique de carnaval très populaire, datant de 1938 et portant sur la visite d'un brésilien aux *toradas* de Madrid. A ce moment, le public est lui-même spectacle: avec l'émerveillement et la spontanéité de la foule s'établit un nouveau rapport entre le football et la musique populaire, en particulier la *samba*.

La finale se déroule devant plus de 200000 personnes (dont 173850 payants), soit 10% de la population *carioca* de cette époque. Il se produit alors l'inattendu: après une première mi-temps sans point, puis un but marqué par l'équipe brésilienne au début de la deuxième, l'Uruguay égalise. Le public, habitué aux victoires, est paralysé. L'équipe nationale aussi. A la fin du match, l'équipe uruguayenne marque le but décisif et la *seleção* est incapable d'égaliser. La défaite et la tristesse s'abattent alors sur l'assistance et les joueurs. Cependant, le public reste dans les gradins et applaudit les vainqueurs, ce qui fut interprété par la presse comme une preuve de la civilité des Brésiliens.

Non seulement le Brésil s'était montré capable de construire le stade en temps utile, mais son public a su faire preuve de *fair play*, une marque considérable de civilisation. La construction même du stade matérialisait ce *fair play*: il mettait le public à distance des joueurs, d'abord de par les dimensions du stade (par rapport à certains stades argentins par exemple) et par l'édification d'un profond fossé qui empêchait les invasions de terrain depuis les *générales*. (des terrasses où les gens restent debout, au ras du sol). Ce stade, bâti par la municipalité de Rio pour abriter 155 000 personnes et pour célébrer à la fois la nouvelle puissance du foot mondial et la communion entre le peuple et la nation, a ainsi été le lieu où près de 200 mille personnes ont assisté au tragique échec de l'équipe brésilienne. Travail des bâtisseurs, discipline et *fair-play* des joueurs et du public, affirmation d'un style et d'une esthétique du jeu, il ne manquait que la victoire.

L'absence de victoire fut amèrement commentée et mise au compte du manque de nerfs et de volonté des joueurs. Chez certaines fractions portées à réactiver des sentiments rétrogrades et passésistes et à remettre à l'honneur des arguments racistes, empruntées au fond ancien de la pensée sociale brésilienne, cette défaite a été imputée au métissage des joueurs et du peuple brésilien. Mais ce sera, paradoxalement, l'intensification du processus de démocratisation du foot dans les années cinquante qui contribuera à inverser

ces stéréotypes et à promouvoir une génération de vainqueurs détenteurs d'un beau jeu. Les victoires ultérieures dans les coupes à l'étranger, à partir de 1958, flattent d'autant plus fortement le sentiment national qu'elles s'opposent à la défaite de 1950 au Maracanã.

ESPACE DU STADE ET ESPACE DES SUPPORTERS

Le Maracanã devient, juste après la coupe de 1950, le grand stade des *derbies* qui divisaient déjà la population de Rio depuis les années vingt et trente. C'est le stade du « Fla/Flu »⁶, Flamengo/Vsaco, etc., qui va être à l'origine de la construction d'un supportérisme de *gradins*, où apparaissent des formes nouvelles de sociabilité donnant libre cours à des rivalités ritualisées dans un contexte informel de libération et de défolement contrôlé des émotions. Aux spectateurs naïfs de la finale de la coupe de 1950 succèdent des *supporters* de football expérimentés, qui vont fournir de nouvelles technologies corporelles de comportement collectif, des groupes les plus paisibles de *supporters-charanga* (petites bandes musicales) formés par des chefs d'associations de *supporters* adultes, uniformisés et pour ainsi dire *folklorisés*, aux *supporters organisés* qui se multiplient à partir des années soixante-dix⁷.

En effet, vers 1968 commencent à se créer, dans tous les grands clubs de Rio, des groupes de *supporters* auto-dénommés « jeunes » commencent à se créer en opposition ou se voulant indépendants par rapport aux directions des clubs. À l'intérieur des grands clubs de Rio, de São Paulo, de Porto Alegre, de Belo Horizonte, de Recife et d'autres grandes villes, prolifèrent des groupes organisés de *supporters* qui, tous, se réclament du modèle des *supporters* « jeunes » et adoptent leur mode d'organisation composé de militants, de sympathisants encadrés par des chefs et comportant des quotas de places dans les stades, des publications et des uniformes. Parmi les masses qui suivent les « noyaux durs » de ces « *torcias* », on observe, non seulement des jeunes et des adolescents, mais aussi des adultes.

La dynamique provoquée par les *supporters organisés* depuis les années

6 Flamengo contre Fluminense, derby dénommé Fla-Flu pendant les années du début du professionnalisme.

7 Sur les transformations dans les groupes de *supporters* à Rio, cf. Janet Lever (1983); Rosana Teixeira (2004) [et plus récemment, Bernardo Buarque de Hollanda (2010)]. Pour les transformations à São Paulo, cf. L. H. de Toledo (1996). Pour Porto Alegre cf. Arlei Damo (1998).

soixante-dix a des effets sur la morphologie du public: si dans les années soixante, il était possible d'amener sur le territoire des *gradins* d'un club un ami soutenant ostensiblement le club adverse, ce n'est plus le cas dix ans après. La division des *gradins* en deux moitiés finit par généraliser cette sorte de militantisme sur toute cette partie du stade (qui est la plus importante), le modèle étant l'espace polarisé des virages où se placent les clubs de *supporters*. Si l'on prend pour illustration la *torcida* du Flamengo à Rio, les deux principaux clubs de *supporters* sont placés derrière le but, à gauche des cabines de radio et de télévision. Tandis que la *torcida jovem* reste juste derrière le but, la plus nombreuse des *torcidas*, dénommée *raça rubronegra*⁸, domine tout l'espace du virage situé entre les grilles qui séparent les *arquibancadas* de l'endroit noble où se trouvent les places réservées et l'endroit où se trouve la *torcida jovem*.

Cet emplacement semble matérialiser spatialement le tiraillement où se trouve ce groupe de *supporters* entre sa proximité envers les dirigeants du club et son attirance vers le pôle plus indépendant de la *jovem*. Les *supporters* du club *Vasco da Gama* sont toujours à droite des cabines de radio, toujours du côté du stade opposé à celui du *Flamengo*. Les autres grands clubs de Rio, *Fluminense* et *Botafogo*, s'ils jouent contre le *Flamengo*, se déplacent à droite; s'ils jouent contre le *Vasco*, ils se déplacent à gauche; s'ils jouent entre eux, le *Fluminense* occupe celui du *Flamengo* et le *Botafogo* celui du *Vasco*. Les deux autres ont des origines plus anciennes et plus aristocratiques. São Paulo a au moins cinq grands clubs, d'autres villes comme Porto Alegre, Belo Horizonte, Salvador sont écartelées par la rivalité entre au moins deux grands clubs (Recife en a trois).

L'architecture du Maracanã facilite ces nouvelles formes de participation populaire. La prédominance de l'*arquibancada*, cet ensemble de gradins qui occupent la partie supérieure du stade et permettent à un public de 90000 à 100000 personnes, assises côte à côte, d'avoir une meilleure vision du match,

8 Il est intéressant d'observer que le terme « *raça* », race, de catégorie du discours érudit raciste ou racialiste de la pensée sociale brésilienne, des élites de la première moitié du siècle, devient une catégorie appropriée et transformée dans le langage du football comme synonyme de dévouement, d'engagement, de courage, de fidélité au club par la dépense d'énergie et l'effort consacré à la confrontation avec l'adversaire. Ce mot a été réapproprié par les groupes de *supporters* des clubs les plus populaires. Il faut noter, par ailleurs, que les termes *torcida*, masse de *supporters*, et *torcedor*, *supporter*, viennent du verbe *torcer*, tordre: inventés dès le début du vingtième siècle pour tenir lieu de traduction aux expressions anglaises *fan* et *supporter*, ces termes, désormais naturalisés, fonctionnant comme métaphore de la souffrance inhérente à l'engagement en faveur d'un club ou d'une équipe.

favorise les mouvements de foule. Les stades brésiliens, qui n'ont pas connu, dans les trente dernières années, les mêmes phénomènes systématiques de hooliganisme ou de violences répétées que l'Europe du Nord, sont disposés sur le modèle du Maracanã, où une place importante est donnée à l'agglomération libre des personnes sur les gradins (avec un large espace pour absorber de grands groupes de *supporters*), sans siège individualisé⁹. Un autre lieu de manifestation corporelle collective est celui des *gerais*, ces endroits au ras du sol, où les jeunes gens des classes populaires sont entassés debout et peuvent payer des places bon marché pour voir de plus près leurs idoles; c'est aussi dans la direction des *gerais* que les joueurs courent pour la célébration des buts et des victoires.

Mais, en réponse au développement du hooliganisme en Europe, les *gerais* viennent d'être supprimées, par détermination de la FIFA, entérinée par la suite par les autorités du stade¹⁰. Cependant, cette suppression est loin d'aseptiser le Maracanã et les autres grands stades construits à son image: l'entrée et surtout la sortie des stades de grandes concentrations de foules évoquent, d'une façon encore plus imposante, les grandes sorties d'usine de l'époque des vastes concentrations ouvrières, lorsque l'offre de travail pour les classes populaires était plus abondante.

Le Maracanã construit pour abriter la coupe de 1950, devait, d'après l'intention de ses architectes et des organisateurs, rendre physiquement perceptible la présence imposante des foules constitutives d'une nation moderne. Le public était alors recruté dans une large tranche de population comprise entre les classes moyennes et les classes populaires et occupait une grande place dans l'immense espace des *arquibancadas*¹¹. Il s'agissait de manifester, on

9 Depuis la moitié des années 2000 on a introduit dans les *arquibancadas* des places individuelles en plastique. Dans les virages, les gens regardent le match debout, sur les sièges en plastique, dérogeant les nouvelles difficultés entremises pour l'exercice de la culture corporelle des *supporters*. Les séparations des *arquibancadas* en secteurs murés se sont multipliées, avec des prix différentiels selon la plus ou moins grande centralité des différents points de vue sur la pelouse; ce qui empêche désormais la liberté de circulation qui existait auparavant dans toute l'extension des *arquibancadas* (ou du moins à l'intérieur de chaque moitié, territoire de chaque club en dispute).

10 Les *gerais* venaient d'être interdites pour le match de classification pour la coupe du monde de 1994 contre l'Uruguay, par détermination de la FIFA, et ensuite adoptées en permanence par les autorités du stade. Il y a eu, après la réforme architecturale du stade de la moitié des années 2000, une extension de l'endroit des places individuelles vers l'ancien emplacement des *gerais*.

11 Ceci est en train de changer à la suite des transformations de l'architecture des stades et du contrôle de la foule dans leur enceinte, à l'échelle internationale. Cf. les observations faites sur les stades et l'atmosphère hors du stade pendant le déroulement de la Coupe du Monde de 1998, in Jean-Pierre

l'a vu, le sentiment national qui était en train de naître grâce au football et, plus explicitement, les espoirs de développement de l'après-guerre d'un pays sous-développé doté d'immenses potentialités (« pays du futur »). Le manque de confort des stades brésiliens est une caractéristique mineure au regard de l'intensité et de la richesse des manifestations et émotions collectives qui s'y produisent. Cette animation, au sens fort, s'exprime dans un corps collectif qui diffère selon si l'on observe des foules entre les années cinquante et soixante-dix, moins composées de troupes de *supporters*, et l'après soixante-dix, lorsque la prolifération de ces groupes produit une configuration proche de ce que Christian Bromberger et ses collaborateurs ont décrit et analysé pour Marseille, Turin et Naples. Cette configuration est encore plus diverse, dans le cas du Brésil, du fait des spécificités de la carnavalisation et des dimensions des stades proches de celles du Maracanã.

A l'heure où la privatisation du stade de Maracanã est à l'ordre du jour, selon l'agenda de la vague néo-libérale qui s'est emparée des élites du pays depuis 1990, alors que l'implosion du stade, en vue d'une nouvelle construction, comme à Wembley, est proposée par une partie des forces politico-sportives, les dirigeants sportifs, eux aussi, dénigrent les qualités de ce haut lieu du football et de la nation brésilienne: ils l'associent à la défaite de la coupe de 1950, faisant preuve d'une parfaite ignorance de ce qu'elle fut essentielle pour les victoires ultérieures et pour la construction d'une identité nationale¹². Le Maracanã, outre sa fonction de carte postale nationale, de lieu de pèlerinage pour les fans du football de l'ensemble du pays et de toutes les parties du monde et aussi d'étalon de mesure de la concentration humaine (« telle ville de 300 000 habitants contient une population de deux Maracanãs »), est devenu le lieu d'une sociabilité collective démocratique, exemplaire pour d'autres domaines de la sociabilité et de la vie publiques.

Fagner et Sergio Leite Lopes (1998); Antonio Holzmeister O. Cruz (2005) et J. Sergio Leite Lopes, dans ce même numéro de la présente revue électronique *Vibrant*.

12 Quelques années après la publication originale de cet article, le Maracanã a été classé par l'Institut national du patrimoine historique comme monument et par conséquent comme lieu de mémoire nationale. Son implosion, prônée par des personnalités comme João Havelange, ex-président de la FIFA et Ricardo Teixeira, président de la Confédération brésilienne de football, est désormais hors de question. Restent les possibilités d'aménagements internes, telles que les récentes réformes, qui vont dans le sens de la sécurisation et de la transformation désirée du *supporter* en consommateur, tendances partiellement réussies lors des championnats qui s'approchent du modèle de la Coupe du Monde, mais qui trouvent des résistances plus ou moins grandes (comme en Argentine et au Brésil) selon les cultures nationales, dans les championnats locaux de clubs.

Bibliographie

- CAVALCANTI, Lauro. 1995. *As Preocupações do Belo; arquitetura moderna brasileira dos anos 30/40*. Rio de Janeiro: Taurus Editora.
- CRUZ, Antonio Holzmeister O. 2005. *A Nova Economia do Futebol*. Dissertation de master soutenue au Programme de Troisième cycle en Anthropologie Sociale du Musée National de l'UFRJ.
- DAMO, Arlei. 1998. *Para o que der e vier; o pertencimento clubístico no futebol brasileiro a partir do Grêmio Football Portoalegrense e seus torcedores*. Programme de 3^{ème} cycle en Anthropologie Sociale de l'Université Fédérale du Rio Grande do Sul.
- DURAND, José Carlos. 1991. "Négotiation politique et rénovation de l'architecture; Le Corbusier au Brésil". *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 88: 61-77.
- FAGUER, Jean-Pierre et LEITE LOPES, Sergio. 1998. "Le football mondialisé comme il va". *Le Monde*, 22 juillet 1998, p. 10.
- HOLLANDA, Bernardo Buarque de. 2010. *O clube como vontade e representação; o jornalismo esportivo e a formação das torcidas organizadas de futebol do Rio de Janeiro*. Rio de Janeiro: 7 Letras/FAPERJ.
- LEITE LOPES, Sergio. 2010. "The Global Face of Professional Football: Brazilian Lessons from the 1998 World Cup", dans ce même numéro de la présente revue électronique *Vibrant*.
- LEITE LOPES, Sergio et FAGUER, Jean Pierre. 1994. "L'invention du style brésilien; sport, journalisme et politique au Brésil". *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 103: 27-35.
- LEVER, Janet. 1983. *Soccer Madness, sport and social integration in Brazil*. Chicago: The University of Chicago Press.
- MOURA, Gisella. 1998. *O Rio corre para o Maracanã*. Rio de Janeiro: Fundação Getúlio Vargas.
- NEGREIROS, Plínio Labriola. 1998. *A nação entra em campo: futebol nos anos 30 e 40*. Thèse de doctorat d'Histoire, PUC de São Paulo.
- TEIXEIRA, Rosana. 2004. *Os Perigos da Paixão, visitando jovens torcidas cariocas*. São Paulo: Anablume.
- TOLEDO, L. H. De. 1996. *Torcidas organizadas de futebol*. São Paulo: Editores associados/ANPOCS.